

DEUX CONFÉRENCES EN SUISSE

par

N. JORGA

Recteur de l'Université de Bucarest

Docteur d'honneur de l'Université de Genève

I

Les luttes pour la liberté menées par les paysans au XIV^e siècle:

Le Sempach suisse et la Posada roumaine

(Berne, 7 mai 1930)

II

Die Grenzen des Nationalitätsrechtes

(Zurich, 8 mai 1930)

BERNE 1930

930278

4 150 /
774

DEUX CONFÉRENCES EN SUISSE

par

N. JORGA

Recteur de l'Université de Bucarest
Docteur d'honneur de l'Université de Genève

I

Les luttes pour la liberté menées par les paysans au XIV^e siècle:

Le Sempach suisse et la Posada roumaine

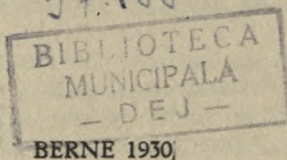
(Berne, 7 mai 1930)

VERIFICAT 2005

II

Die Grenzen des Nationalitätsrechtes

(Zurich, 8 mai 1930)



VERIFICAT 2014

VERIFICAT
2019

**Les luttes pour la liberté menées par les
paysans au XIV^e siècle:
le Sempach suisse et la Posada roumaine**

Conférence donnée à l'Université de Berne le 7 mai 1930

Mesdames et Messieurs,

L'histoire nationale sans horizon doit disparaître. Elle ne peut pas être comprise dans elle-même et par elle-même. L'histoire générale n'est pas un simple fond pour les autres, locales; elle en est une partie intégrante. L'humanité a vécu toujours, plus ou moins, par tous ses membres.

Je crois donc pouvoir affirmer que le moment est venu où les parcelles d'histoire nationale enfermées dans des limites étroites doivent être abandonnées. Il faut faire un peu d'histoire universelle lorsqu'on traite des histoires nationales. Pour arriver à connaître l'histoire des autres nations, il faut partir de l'histoire universelle, connaître ses grandes lignes. Certaines circonstances ont été les mêmes et par le parallèle historique on arrive à la compréhension des faits.

J'ai essayé de le montrer dans une œuvre de dur travail et de longue haleine, restée très souvent incomprise: mon *Essai de synthèse et d'histoire de l'humanité*. J'essaierai de le faire ce soir par un de ces parallèles qui éclairent d'une façon inattendue jusqu'aux moindres recoins d'une histoire nationale, mettant à côté votre Sempach suisse et la Posada roumaine, actes générateurs de l'histoire de deux libertés nationales.

Je veux ce soir mettre en présence ces deux événements l'un connu à tous ici, et un autre événement qui s'est passé à l'autre bout de l'Europe, pas au même moment, mais à une époque très peu éloignée, les mettre ensemble, pour arriver à la

compréhension du phénomène suisse par le phénomène roumain et, aussi, du phénomène roumain par le phénomène correspondant de l'histoire de la Suisse. J'espère que ce parallèle que j'essaierai de fixer servira à quelque chose.

On sait que la bataille de Morgarten eut lieu au commencement du XIV^e siècle, celle de Sempach à la fin du même siècle. La seconde de ces batailles pour la libération de la domination de l'Autriche, la bataille de Sempach, n'est pas connue dans tous ses détails. Des discussions ont eu lieu jusqu'à notre époque sur le caractère même de cette bataille. Un seul fait reste : une grande et belle armée, conduite par le duc d'Autriche, a été vaincue par un groupe de paysans accourus des différentes vallées de la Suisse. La légende entre pour une part dans le récit qu'on fait ordinairement de cette bataille. On l'accepte, on la rejette; le lendemain on reviendra à elle, et on l'a déjà essayé. L'histoire est toujours la même : la vérité est alternante, ce qui est vrai à une époque ne l'est plus à une autre. Tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de la Suisse savent aussi bien que moi, et même beaucoup mieux que moi, qu'il n'existe pas de la bataille de Sempach une description réelle, une description contemporaine. On possède une dizaine de témoignages, qui ont engendré d'autres dizaines de témoignages plus tard, mais le témoignage précis, datant de la bataille même, de l'année de la bataille au moins, ce témoignage-là, expressif, on ne l'a pas. On ne sait pas au juste ce qu'il y avait d'un côté et ce qu'il y avait de l'autre. Tout comme la mousse entre dans les interstices des pierres, la légende entre donc dans les fentes de la vérité historique, et, si la mousse ronge la pierre, la légende finit par manger un peu la vérité historique. Et, au fond, une légende acceptée finit par devenir une moitié de vérité.

Si le témoignage contemporain, dans le sens le plus strict du mot, n'existe pas, d'autant plus n'y a-t-il pas de témoignage peint, pas de représentation graphique de la bataille. On désirerait avoir la bataille de Sempach présentée par un contemporain, par quelqu'un qui a été là, même par quelqu'un qui, sans avoir été là, aurait entendu le récit fait directement par l'un des combattants et par quelqu'un qui aurait fait un graphique de la bataille. Ce serait là un grand avantage. Plus tard, évidemment, des représentations graphiques sont venues, mais elles présentent la bataille dans un autre ordre que ne l'aurait fait le contemporain. Et, dans ce cas, l'interprétation n'est plus exacte, parce que les idées qui ont dominé l'histoire à ce moment ont

faussé la vérité, ont donné à la présentation une direction erronée. Pas de témoignage contemporain sur les deux grandes batailles de la Suisse, et il n'y a aucune possibilité dans l'avenir de trouver des sources de renseignements plus précises et plus exactes sur la bataille de Sempach.

Etant donné le défaut de récit et celui de représentation graphique, regardons de l'autre côté, du côté de la Roumanie, pour voir s'il n'y a pas eu d'autres batailles de paysans contre les féodaux, non à la même époque précise, mais à la même époque historique conçue dans un sens plus large. Et on en a une en 1330, cinquante ans avant la bataille de Sempach et quelques années à peine après celle de Morgarten.

La victoire des paysans valaques contre l'armée féodale de l'Angevin Charles-Robert est représentée dans une source contemporaine, dans la chronique « peinte » de Hongrie à cette époque, avec un accent de vérité qui montre le contemporain et peut-être le combattant même. Cette chronique est ornée de miniatures. Si je dis que la représentation de la bataille correspond certainement à la réalité, c'est que je connais bien la région. Celui qui représente la scène a été là du 9 au 12 novembre 1330, quand se déroula la bataille de Posada, ou bien il a été informé par l'un des participants. On pourrait dire que dans une miniature les paysages sont plutôt vagues et, ces paysages étant vagues, on peut être enclin à les considérer comme une représentation exacte seulement parce qu'on est toujours disposé à croire ce que l'on désire. Mais il y a autre chose. Le chroniqueur hongrois vivait en Hongrie, non en Transylvanie, et il ne pouvait pas connaître sans autre un paysan roumain. Or, le paysan roumain n'a pas changé de vêtement, bien qu'il ait changé d'armes, les arcs et les pierres seuls étant employés à cette époque et la description de la bataille nous donne l'arc, que les Roumains avaient emprunté aux Tatars, exerçant jadis une grande domination, du milieu de l'Asie jusqu'aux Carpathes. Mais depuis 1330 la façon de se vêtir du paysan roumain est restée la même. Il porte une espèce de bonnet de laine qui correspond au bonnet phrygien: la *caciula*; dans toute la péninsule il n'y a que ce couvre-chef. Comme aujourd'hui, beaucoup de paysans roumains portaient de longues boucles. Dans certaines parties de la Roumanie le paysan roumain porte encore des jaquettes de peau et, lorsqu'il attend des intempéries, lorsqu'il doit se protéger contre la pluie, contre le froid, il retourne sa jaquette, de sorte que la doublure, qui est en laine, en apparaît. Eh bien, la miniature de 1330 de la chronique hongroise

montre des paysans habillés de cette façon. Les paysans roumains portent des pantalons étroitement serrés sur les jambes. A ce point de vue aussi la miniature de 1330 correspond parfaitement au costume actuel du paysan roumain. Tout paysan roumain porte des sandales comme les paysans de la miniature. Le paysan roumain est représenté de la façon la plus véridique, correspondant le plus à la vérité.

Donc du côté roumain nous avons une description et aussi une image graphique correspondant strictement, sans aucun défaut, à la narration écrite. Voici maintenant ce que dit cette narration écrite et ce qui est confirmé par l'image, par la représentation graphique.

En 1330 la Hongrie était de droit féodal. Les personnes qui s'occupent de l'histoire de la Hongrie ne font pas toujours une séparation, absolument nécessaire, entre l'ancienne époque, jusqu'au commencement du XIV^e siècle, et entre la nouvelle. Jusqu'au commencement du XIV^e siècle, il y a l'ancienne dynastie des Arpadiens. Ce sont les descendants des premiers chefs magyars établis dans la plaine du Danube. Une race de conquérants, influencée par l'Occident, et surtout par l'Occident germanique, mais n'ayant pas le caractère chevaleresque. Jusqu'au roi André le Vénitien — sa mère était une Vénitienne — on a des rois qui ne sont pas reliés à la chevalerie française. Mais au commencement du XIV^e siècle se produisit un changement de dynastie qui amena sur le trône de Hongrie des souverains à l'allure féodale, désireux de faire de leur état un état chevaleresque comme en Occident, correspondant assez aux ducs d'Autriche du commencement ou de la fin du siècle, et même le côté chevaleresque de cette nouvelle dynastie des Angevins est encore plus caractérisé que chez les ducs d'Autriche. Ces derniers n'avaient pas précisément l'esprit romantique: ce n'était pas la passion qui les animait, tandis que les Angevins étaient avant tout des chevaliers représentant l'esprit romantique du moyen-âge, cet esprit romantique du moyen-âge qui a donné la guerre de cent ans. Toute la Hongrie a été changée sous l'influence de ces Angevins. L'ancien esprit pratique des Arpadiens a été remplacé par des pensées chevaleresques. Anciennement la Hongrie avait des provinces administrées, des provinces soumises à des fonctionnaires nommés par le roi de Hongrie. La Hongrie chevaleresque du XIV^e siècle, celle des *milites*, est tout à fait différente. D'après la conception féodale, cette Hongrie chevaleresque ne demandait que l'acte de soumission, l'acte d'hommage. Aussitôt que le prince-souverain du pays

voisin a présenté l'hommage, aussitôt qu'il est devenu vassal du roi, le roi ne s'occupe plus de l'administration du pays. C'est le système occidental français. On n'a demandé donc au prince roumain de Valachie que l'hommage. Dans la chronique hongroise il y a même la scène de cette sommation. D'un côté l'envoyé du roi de Hongrie qui se présente, de l'autre le prince valaque offrant l'hommage, déclarant vouloir payer le tribut annuel et accepter toutes les conditions posées par le roi de Hongrie. Autrement le roi attaquera le prince qui refusera l'hommage dans les conditions prévues par l'usage occidental.

Ainsi, en 1330, en automne, au commencement de novembre, le roi de Hongrie arrivait en Valachie en vue de soumettre celui qu'il considérait comme devant rendre l'hommage refusé jusqu'à ce moment. Je suis sûr que l'Autriche aurait proposé aux vallées suisses des conditions plus ou moins correspondantes à celles que le roi de Hongrie voulait imposer à son voisin valaque. Le duc d'Autriche, lui aussi, n'entendait pas gouverner.

Du reste à cette époque on ne gouvernait pas comme aujourd'hui. On n'aurait pas trouvé les moyens de gouverner, faute de fonctionnaires, faute de budget.

Le roi, dis-je, traverse les Carpathes et s'avance vers la capitale, pour autant qu'on puisse parler d'une capitale à cette époque-là, car ce n'est pas le prince qui appelle à lui le pays, mais, au contraire, le pays qui fait venir le prince au moment où celui-ci était nécessaire. Il faut penser que chaque vallée conservait, chez nous comme chez vous, un peu de ses anciennes autonomies. C'étaient des territoires soumis à l'autorité d'un *judge*, organisation venant des « Romains » du IV^e siècle, abandonnés par l'Empire, non occupés par les rois barbares, comme l'ont été la Lombardie, la Gaule, et devant se chercher une organisation. Lorsqu'il s'agissait d'une guerre commune, une vaste organisation les unissait et ils avaient pour chef le voévode, prince souverain, *domn, dominus*, empereur.

En ce moment de 1330 le prince souverain de Valachie est un type curieux. Ici pas de parallèle entre Suisses et Roumains. Du côté valaque, un chef de paysans, et je supposais jadis qu'il revêtait même le costume des paysans: ç'aurait été un paysan plus riche, plus distingué, vêtu d'étoffes plus précieuses, mais les lignes de son vêtement auraient correspondu aux lignes du costume de ses sujets.

La Commission des Monuments Historiques, dont je suis le président, a découvert cependant par hasard, par un hasard heureux, dans l'église princière d'Argech, non loin de Posada,

où se livra la bataille de 1330, le tombeau d'un prince admirablement conservé. Si le tombeau n'a pas été découvert plus tôt et profané au cours des invasions, c'est que la pierre le recouvrant ne portait aucune inscription. Quand on souleva la dalle, on trouva un cercueil de pierre et dans ce cercueil de pierre le prince parfaitement conservé. De la poussière humaine, des restes de vêtements, mais la tête était assez reconnaissable. Elle portait le diadème. Le corps était revêtu d'une étoffe de soie aux lys des Angevins. Il avait aussi une magnifique ceinture en or portant un sujet tiré des romans chevaleresques du moyen-âge: un château, des créneaux, un chevalier et sa dame. Des perles: par centaines, peut-être par milliers. L'ensemble représentait une grande sépulture occidentale pour un chevalier couronné.

Et malgré tout cela c'était un chef de paysans. Voici les deux caractères de cette personnalité du vainqueur de 1330. Commandant une armée de paysans, il vivait dans un château dont on a mis au clair les ruines, avec des plaques en céramique, des sculptures — une aigle de blason — et mariait ses filles au Palatin de Hongrie, prince polonais, à des « empereurs » balkaniques, en Serbie, en Bulgarie. Or, ce prince se met à la tête de ses paysans pour affronter le roi de Hongrie. Les deux portent la couronne, mais l'un n'a que des chevaliers, l'autre que des paysans. Puis le choc de ces masses dans le cirque de montagnes, le conflit entre les chevaliers au fond de la vallée et le groupe de paysans qui se trouvent sur les hauteurs.

On trouve aussi un cas correspondant dans l'histoire américaine. La première victoire a été gagnée de cette manière par les rebelles américains contre les soldats allemands à la solde du roi d'Angleterre.

L'armée féodale a été presque détruite. Le roi a perdu son sceau. Ce fut un massacre et une victoire paysanne décisive. De même que les ducs d'Autriche n'ont plus envoyé leur avoyé en Suisse, le roi de Hongrie a abandonné ses prétentions sur une région inconquérable, et plus jamais un tribut n'a été payé par la Valachie. Elle s'est libérée par cet acte d'opposition.

De façon générale au XIV^e siècle il n'y a pas de pays qui ne présente un même phénomène d'agitation paysanne.

En Angleterre on attribue le relèvement des paysans anglais, vers le milieu du XIV^e siècle, à la mort noire, à la grande peste. La main-d'œuvre étant devenue rare, la situation du paysan en a été rehaussée. On dirait qu'il s'agit d'un simple phénomène

économique. L'offre est inférieure à la demande. Le paysan anglais s'élève par le jeu d'un mécanisme dans lequel il n'est pour rien. On n'a qu'à observer le cours des événements pour voir combien son impulsion contribue à ce relèvement. Les bandes rurales d'un Wat Tyler se présentent dans la prairie de Smithfield devant Richard II et il faut toute la belle énergie, le mépris pour la mort, la royale dignité du jeune prince pour les arrêter. Il y a quelque chose de cette poussée populaire, venant des campagnes, dans le mouvement religieux d'un Wycliffe et surtout dans ce phénomène mixte des lollards dont les groupes rebelles chantaient, comme on le sait, la chanson révolutionnaire: « Quand Adam bêchait et Eve filait, qui était le gentilhomme »?

On ne connaît pas, au fond, ce qu'a été la révolution manquée des « Jacques » de France. Jean le Bon, le roi-chevalier, était revenu dans sa prison. Londres ne pouvant pas imposer à son pays la paix anglaise, le duc de Normandie, le futur Charles V, était régent du royaume. Tout le monde se sentait des visées politiques dans un pays désormais sans maître. Des revendications instinctives devenaient vocales et agissantes. Ici pas d'unité dans l'action, pas de chef; seulement le vague fantôme sanglant de « Jacques Bonhomme ». Les chroniques des conteurs de faits d'armes chevaleresques se taisent par effroi et par dégoût.

On pourrait trouver des manifestations semblables ailleurs aussi. En Italie même, où les processions hallucinées des flagellants étaient composées surtout de ruraux. En Hongrie, les paysans auxiliaires des Angevins deviennent des *milites*, comme nous l'avons dit. Ces « milites » forment la seconde principauté roumaine de Moldavie, et la bataille de libération contre le roi de Pologne, dans les forêts de Bucovine, est gagnée à la façon paysanne de Posada par des arbres renversés dans le fouillis des forêts devant la lourde cavalerie royale. Etienne le Grand, au XV^e siècle, suivra cette tradition en réunissant les villageois habiles au tir de l'arc à ses barons, les boïars.

A côté de la révolte campagnarde, de l'affirmation militaire, des prétentions politiques il y a une mystique spéciale qui se forme. Jeanne d'Arc l'incorpore.

On ne touchera pas à l'auréole qui entoure la tête de la paysanne « lorraine »; elle la mérite par son œuvre et par son sacrifice. Mais, même après les recherches d'un Siméon Luce, il y a à fouiller dans les conditions générales des paysans de ces régions, plus foulées aux pieds par la soldatesque que les autres;

Empire d'un côté, Anglais de l'autre. Il faut tenir compte aussi du fait qu'après la vraie « pastourelle », d'autres ont surgi, jusqu'à une dame mariée qui a commencé à faire la « pucelle ». Il y a là comme un couronnement dans les régions de l'idéal de cette action séculaire qui mérite d'être étudiée dans son ensemble. Parmi les voix qui parlaient à Jeanne sous la « faye » mystérieuse il y en avait qui ne faisaient que donner une expression céleste aux longs et douloureux efforts de toute une classe.

Dans tous ces phénomènes on pourrait reconnaître les mêmes motifs d'action qui, s'ils ont un caractère différent en apparence, correspondent toutefois à un même état d'esprit fondamental.

Je crois que l'importance des pays qui, possédant cette vitalité paysanne, ont affirmé leur liberté et créé un Etat d'avenir, l'importance de ces pays, dis-je, dans l'histoire universelle en sera relevée.



Gravure représentant la bataille de Possada
(d'après une ancienne chronique hongroise)

Die Grenzen des Nationalitätsrechtes

Vortrag für die Züricher Studentenschaft (8. Mai 1930).

Ich will zuerst keinen Unterschied unter Nation und Nationalität machen. Oftmals wurde die letzte Benennung nur dafür gebraucht, um nicht die erste zu benutzen. Das geschah besonders im alten Ungarn vor dem Kriege. In Siebenbürgen z. B. wollten die leitenden magyarischen Kreise keine wirkliche Nation erkennen. Es war dort kein Deutscher und kein Rumäne, nur Sachsen und Walachen waren gewöhnlich angenommen. Ich erinnere mich, dass bei einem damaligen siebenbürgischen Besuch ein Magyare zweifelhaften Ursprungs, in mir den Bojar, den gebildeten und angenehmen Mann pries, aber für meine Konationalen in Ungarn nur Abscheu bezeugte, sie sogar als eine andere, niedrige Rasse betrachten wollte.

Ich kenne die philosophisch-juristische Definition. Nationalität ist eine nationale Gruppe, die keine freie Nation sein kann, obgleich sie es vielleicht will. Mir scheint sie ungerecht. Eine menschliche Gruppe ist Nation in irgendwelchen Bedingungen. Eine kleine wie eine grosse Gruppe gehören ihr ebenso gut an. Die Anzahl spielt dabei keine Rolle. Die Seele ist alles und sie kann nicht materiell verteilt werden.

Was machte man aber mit der Nation, mit ihrem Rechte und mit ihren Interessen nach den Veränderungen des grossen Krieges, die nationale Staaten oder anscheinend nationale, halb nationale, gebildet haben, und zwar nach den gegebenen, nicht immer auch genügenden Möglichkeiten? Ich will besonders der Jugend, die nicht nur denken und leiden, sondern auch wirklich leben und schaffen soll, die Ratschläge eines schon ältern, sehr erfahrenen Mannes erteilen, eines solchen, der sein ganzes Leben hindurch den Nationalismus gepredigt und verfochten hat und in seinen späteren Jahren das Glück haben konnte, nicht nur die meisten Rumänen unter dem Szepter

des verewigten König Ferdinands zu sehen, sondern ihre Union mit dem Altreiche als Präsident des ersten erwählten Parlaments auszusprechen. Ratschläge die einem Gefühl von Unzufriedenheit, sagen wir auch: von Ekel für den falschen Nationalismus entspringen. Sie können nützlich sein, auch weil wir, trotz unseren Präntionen ganz realistisch, sachlich, sogar materialistisch zu sein, tatsächlich romantisch geblieben sind. Die Jahrhundertfeier des Romantismus wird in diesem Jahre überall begrüsst. Es gibt einen Romantismus der Literatur, einer der Kunst, einer des Denkens. Aber auch einer der Politik. Vor Jahren wurde ein französisches Buch darauf geschrieben. Dieser Romantismus verfolgt uns. Seine Gespenster spuken, wir können ihn nicht los sein. So wenn gewisse Kreise von der Erneuerung des vormaligen Apostolischen Reiches Ungarn träumen. Es wäre dasselbe, als wenn einer an die Möglichkeit dachte, das heilige römische Reich über Italien und Burgund auszudehnen, es in Lyon einzubringen, oder den Türken die gewesenen Provinzen des Osmanischen Reiches zurückzuerstatten. Und, was die Zukunft betrifft, wir sehen sie ganz vag und darum auch absolut falsch, in den Nebeln der Ideologie eingehüllt.

Ja, wir sind auch Ideologen, Simplisten, abstrakte Denker in den sozialen und politischen Sachen, die, am meisten kompliziert, bis zur Unmöglichkeit, nie völlig zu erforschen sind. Wir sind unseren entfernten Vorgängern im 18. Jahrhundert gleich. Die waren geometrische Denker, in der Zeit als Rousseau, der grosse Verführer, an den primitiven Konsens des Gesellschaftsbaues glaubte und den Staatsbegriff mechanisierte, weil er die organischen Notwendigkeiten der menschlichen Gruppen völlig ignorierte, und in der, nach der Aeusserung Carlyles, «algebraische Namen» Voltaire beschützten und gaben demselben Rousseau eine freie Wohnung, die er nach dem Bruche mit derselben nicht verlassen wollte, weil die Freunde es ihm wider-raten hatten, — ein ungeschriebenes Kapitel des Lokationsrechtes. Wie dieses philanthropisch gezuckerte, «menschlich» gepuderte Jahrhundert, setzen wir mathematische Prinzipien da wo keine Formel wirklich ausreichend sein kann.

Daraus auch die Irrtümer in der Auffassung der nationalen Rechte und der passenden Organe um sie zu vertreten und zu verteidigen.

Wir, Männer des neunzehnten Jahrhunderts, des grossen und verständigen, nicht, wie ein Léon Daudet es sagt, «stupiden» neunzehnten Jahrhunderts, die stolz darauf sind und

bleiben, diese grosse Umwandlungsepoche zu vertreten, halten an die wahre Revolution die, anstatt der französischen «Nation» des «philosophischen» Jahrhunderts, die lebendige, vollständige Nation in Blut und Knochen, in Denken und Fühlen, des neuen Jahrhunderts durch eine grundlegende Revolution instauriert haben.

Für die Liebhaber des abstrakten «Menschen» war die Nation nur eine politische Gruppe und sie erlaubte nur, gegen diejenigen selbst, die sie in den politischen Grenzen gemacht hatten, politische Rechte: «Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit» als sentimentales Anhängsel. Eine nicht produktive, eine nicht schaffende, erzeugende Nation. Die neue Nation ist aber Vergangenheit und Schaffenslust zugleich, sie ist ein lebender und belebender Organismus.

Sie besteht nicht nur aus der gemeinsamen *Sprache* und aus allem was sie geben kann. Gewiss, die Sprache, ein Erzeugnis des moralen Lebens, ist auch diejenige, die das moralische Leben der Menschen nach ihren logischen Kategorien und nach ihren mysteriösen Forderungen umformt. Aber sie ist nicht alles. Unter ihr kann das nationale Wesen fortleben. In der heutigen französischen Literatur wirken, — ausser jenem Modeschriftsteller, bolschewistischen Ursprungs, der aus einem Vagabunden in Brăila zu einer Weltberühmtheit wurde, wahrscheinlich weil er schlecht französisch schreibt und Unsinn vorbringt in einem Lande wo perfekte Logik in tadelloser Form üblich sind, Panait Istrati —, zwei Frauen, die als Dichterinnen sehr bekannt sind: Helene Văcărescu und die Gräfin von Noailles, geboren Brancoveanu, welche letzte als der grösste lebende französische Dichter allgemein anerkannt wird. Keine von ihnen hat rumänisch geschrieben, aber in ihrem französisch lebt viel, sicherlich, was an Rumänentum erinnert. Die erste hat die rumänische klingelnde Phrase, das rumänische Elan, die hohe Temperatur des rumänischen Herzens. Bei der anderen fühlt man sehr leicht die betäubenden Düfte des Orientes und in ihr schweben die Phantomen anderer Himmel fort, die Mysterien eines anderen Kultus werden darin gefeiert und eine sonderbare, tief ergreifende Sentimentalität belebt ihre eigentümlich geformten musikalischen Zeilen.

Nein, die Seele kann auch allein leben. Man sieht es bei den Rumänen, wenn der unter den magyarischen Szeklern verlorene Bauer in magyarischer Sprache sich als Walache, als Oláh bezeugt und zur «walachischen» Kirche geht, auch wenn in dem ruthenischen Teile Bukowinas der alte lockige Bauer, mit

57-188



den milden schwarzen Augen den alten Namen eines Kriegers unter Stephan dem Grossen behält und mit Tränen in den Augen von der Zeit spricht als er Rumäne war. Deren ganzes Wesen ist ausschliesslich rumänisch geblieben.

Man hat in den Friedenskonferenzen, die eilig arbeiten sollten, Sprachgrenzen dem neuen Europa gegeben. Es kann nicht anders sein; alles in der Welt ist relativ. Eine Grenze zu ändern wäre alle Grenzen in Diskussion zu bringen. Und dieses bedeutet das grösste Unglück für Menschheit und Kultur: Der neue allgemeine Krieg.

Aber *die Geschichte* hat neben der Sprache eine Rolle in der Bildung und im Fortleben der Nation. Alles, was die Geschichte als gemeinsame Wehr, als gemeinsames Wirken, als Schmerzen und Erfolge für Alle gebracht hat. Nicht nur die grosse Geschichte der Waffentaten und der politischen Handlungen, aber auch die kleine Geschichte des Alltagslebens in den Massen. Wenn, für die Rumänen, die Bukowina nicht nur ein in 1775 von Maria-Theresia, die «immer weinte und immer nahm» und von deren Thugut und Kaunitzer entrissenes Stück der Moldau ist, wenn Bessarabien nur im Jahre 1812 unter dem napoleonischen Stern der willkürlichen Eroberungen von dem Zaren annäktiert wurde, weil er die Türkei, die Oberherren, nicht Besitzer der Moldau waren, besiegt hatte, war Siebenbürgen, von dem zwölften Jahrhundert her, kein politisches Gebiet der Rumänen. Aber was die oberen Klassen verloren hatten, blieb unangetastet bei den tiefen Schichten des rumänischen Volkes. Von einer Grenze des Rumänentums zur anderen Grenze standen wie auf ihrem nationalen Gebiet die rumänischen Bauern und alles war gemeinsam in ihrem Leben bis zur Vereinigung mit dem freien Staate Rumänien. Eben weil die magyarischen Herren ihres Landes sie nicht politisch benützen wollten, blieben sie in der völligen Gemeinschaft mit den übrigen Elementen ihrer Nation.

Die Nation ist überall ein komplettes Produkt des gesellschaftlichen Lebens und niemals, wie die Ideologen es glauben, eine Schaffung des Staates. Er vermag nicht, als lebensloses äusseres Gewand, die grösste moralische Macht zu erzeugen. Seine Funktionen sind wichtig, aber wenig. Nur die falsche moderne, cäsarisch römische, königlich französische und kaiserlich napoleonische Auffassung hat ihn zu solchen Tentationen verführt, die niemandem nützlich sein können. Unberufen, nicht gewillt, dringt er in solche verbotene Domäne und darum

trifft man ihn nicht da wo seine Tätigkeit wirklich befruchtend sein könnte.

Sehen Sie, was hat nicht z. B. der frühere ungarische Staat gemacht um eine ganze mehrnationale Gesellschaft in ihrer Wirksamkeit zu hindern und sich selbst in den Abgrund zu führen. Er glaubte sich berufen dazu und gab sich allein die Berechtigung, eine neue grosse magyarische Nation aus den zusammengeschmolzenen « Nationalitäten » zu bilden. Diese « Nationalitäten » hatten das mittelalterliche apostolische Reich gegen alle Feinde verteidigt. Auch mit « Walachen » wurde, wie die gleichzeitige Urkunde es sagt, die Schlacht von Kressenbrunn, 1260, gewonnen, durch welche Ungarn dem Lose entging, ein Teil des kaiserlich vortretenden böhmischen Staates zu werden. Die « Nationalitäten » hatten geholfen, das von den Tataren zerstörte Reich wieder ins Leben zu bringen. Mit den « Nationalitäten », mit den sächsischen Kontingenten, mit den « walachischen » Woewoden und Knesen, mit den « walachischen » Distrikten, mit dem Walachen Johann Hunyádi war das Osmanentum an der mittleren Donau und an den Karpathen aufgehalten. Die ungarischen Edelleute, untreu und unfähig zu kämpfen, haben das Reich 1526 in der Schlacht zu Mohács ruiniert. Als die Habsburger an das Ende des 17. Jahrhunderts Ungarn und Siebenbürgen als eine Kriegsbeute gegen die Türken erwarben, hatten diese kaiserlichen Provinzen kein Recht vom alten Ungarn geerbt. Als die nationale Idee nach 1848 die völlige Befreiung für die Magyaren brachte, glaubten sie den Staat für ihre Nation gewonnen zu haben und haben diesen Staat für eine nationale Idee benützt, die ihm, wie keinem anderen Staate in unserer Zeit, zukommt.

Es ist gerecht, dass, wenn ein neuer Staat sich bildet, oder neue Bestandteile dem alten Staate vereinigt werden, diejenigen, denen jede Berechtigung entzogen worden war, dasjenige erhalten, was nötig ist, um auf derselben Linie mit den früher privilegierten stehen zu können. Das ist jetzt die Pflicht des rumänischen Staates für die vernachlässigten oder verfolgten, zerdrückten Rumänen der Bukowina, Bessarabiens, des Banats, Siebenbürgens.

Dieses ja. Aber nicht mehr. Die freigelegte rumänische Gesellschaft, der freie rumänische Organismus hat allein seine Zwecke zu verfolgen. Wenn ihm eine spezielle Unterstützung gegeben würde, wenn ihm Krücken dargeboten, das wäre dasselbe, als ihm selbst die notwendige Initiative und Autonomie zu konfiszieren.

So war es mit den Magyaren Siebenbürgens. Während nicht einmal 300,000 Sachsen auch nach der Vereinigung mit Rumänien leben können, mit ihrem Bischof, ein wahrer nationaler Fürst, mit ihren lutheranischen Versammlungen, ihrem wirtschaftlichen System, ihrer Presse und ihrer Literatur, weil sie seit dem fernen Mittelalter der sächsischen « Universitas » auf sich selbst angewiesen waren, fühlen die durch die fortwährende staatliche Unterstützung lahmgelegten Magyaren keine Möglichkeit einheitlich auf alle Gebiete fortzuschreiten.

Der Staat soll alle seine Bürger schützen und lieben. Ihre nationale Mission soll jede Nation auf sich nehmen. Nur dann ist der Sieg ein ehrlicher und ein wahrer *).

Ich bin froh dieses in einem Lande zu sagen, das auch in dieser Beziehung ein Vorbild sein kann.

*) Eine andere Meinung wurde von einem begabten siebenbürgischen Schriftsteller, später auch Minister, ausgesprochen. Ueber die zum Tode verdamnten « Nationalitäten » sollte der Staat das Rumänentum einsetzen. Die öffentliche Meinung hat eine solche Idee mit Abneigung betrachtet.

Helvetische Landschaften und etwas anderes bis zur Heimat

von N. Jorga. *)

I. Bern

Hoch ragt der Berg; aufrecht, von Tannen stachelig und übersät mit kleinen Häuschen. Obwohl es Mai ist, regnet es auf alle Arten, von leichtem Geriesel unendlich feiner Tröpfchen, die keine Schwere zu Boden zieht, bis zu langen, hoffnungslosen Fäden. An den hohen Gipfeln zerschneiden sich die Nebel. Und dies im Mai, im Mai, der mit allen Blumen aufgeblüht ist, da die Apfelbäume grosse Sträusse bilden, welche die junge grüne Erde dem Himmel, der sie nicht verdient, darreicht.

Von den Aussenquartieren, wo da und dort noch gebaut wird, dehnt sich die Stadt in Zügen zum mittelalterlichen Zentrum hin, wo Haus an Haus steht, eine Widerstandsfront gegen unser freches Eindringen, eine für die Abwehr alles Modernistischen, Aufdringlichen gut zusammengeballte Burg. Nur halb nahm sie den grossen Bundespalast auf. Sein Inneres ist gut ausgestattet und stolz auf die von Statuen bewachten Treppen; aber das Aeussere ist von einem Stil, der nur zu den stumpfen, runden Kuppeln einer der grossen Kirchen passt.

Es gibt hier Gässchen, die steigen und sich senken, die sich ineinander schlingen und verschwinden und jeden Augenblick neue Ueberraschungen bieten; lange Laubenreihen, unter denen Läden bescheidenen provinzialen Stils warten, und einfache Fassaden, deren so einnehmendes Alter die vielen Bewürfe und darauf geschichteten Farben nicht verbergen können. Es finden sich Läden reinlich wie Salone und Antiquitätenausstellungen,

*) Diese Reisebeschreibung ist in der rumänischen Zeitschrift «Cuget curat» (Reiner Geist) erschienen.

die nicht zu viele Kunden sehen; in eine Parkanlage verwandelter Friedhof und Gärten zu jedem reichen Haus. Alles für 100,000 fleissige, geschäftige Menschen, die sich auf der Strasse zeigen, nur wenn es nötig ist, und wenn die gute Luft sie lockt.

Wo ist der Mittelpunkt? Vielleicht beim gotischen Münster. Auf seinem Hauptportal, das wie die ganze Kirche aufgefrischt, mit grosser Sorge gewaschen und in gutem Zustand erhalten ist, leiden die zur Hölle Verdammten unter den erbarmungslosen Blicken der Kapitalisten an Heiligkeit, die sich im Paradiese freuen, und die den andern nicht genug geholfen haben, dass auch diese dort hätten eingehen dürfen, wo sie sind. Der grosse Bau mit drei Schiffen ist ein gediegenes Beispiel der Baukunst des 13. Jahrhunderts. Vielleicht aber muss man das Zentrum Berns suchen beim Bärengraben, dem Aufenthaltsort des sagenhaften Fetisches der Stadt, der Versuchung aller Vorbeigehenden und der Freude aller Kinder.

Dort hausen die eponymen Helden des alten Bern, Jung und Alt, bis auf die vorgestrigen Jungen, in fortwährender Erneuerung. Dort liegen sie, dort bewegen sie sich auf dem lautlosen Sammt ihrer mächtigen Tatzen. Sie schlagen Purzelbäume, sie klettern taktvoll auf dem Tannenskelett herum, wie auf einem riesigen Kleiderständer. Sie strecken sich vor Lust und aus Koketterie, sie necken sich im Spiel, sie streicheln sich in grotesken Stellungen, deren Ueberlieferung sich von Generation zu Generation vererbt. Auf den Hinterbeinen, oder alle Viere in der Luft, bitten sie mit ihren kleinen, schwarzen, feuchten, im Pelz verschwindenden Augen prosaisch um Rüben, mit denen die Jungen spielen, und um Kipfel für Zähne, die im Stande wären, Knochen zu mahlen.

Ausser einer Hochschule, an der berühmte Professoren lehren, mehreren Bibliotheken und einem Stadttheater hat Bern auch ein Kunstmuseum. In seinen gut zusammengesetzten Sälen fehlen nicht wertvolle italienische Bilder. Wir erwähnen nur einen Bronzino. Dann Luther mit seiner Frau Katharina de Bora, gute, vierschrotige Gestalten mit hervorstehenden Knochen von Cranach, der in Luther nur den Professor gesehen hat. Bemerkenswert einige mittelalterliche deutsche Bilder, durch ihre naive Gestaltung, ein Porträt von Kopetzky, ein rasch skizziertes Bild von Angelika Kauffmann, ein interessanter Hyazinthe Rigaut mit der schweren Perücke im Stile Ludwigs XIV und drei weitere Porträts von einem Berner Meister guter Tradition. Wir sehen hier ab von den bemerkenswerten Vertretern der schweizerischen Landschaftsmalerei;

denn die Aufmerksamkeit wird gefangen und in Bann gehalten durch die Bilder Ferdinand Hodlers.

Dieser grosse Maler mit tragischem, willensgespanntem Kopf, mit lutherähnlichen, breiten Backenknochen und mit Blicken, in denen unlöschbares Feuer brennt, ist von der Tradition ausgegangen der er zuerst folgte, in guten, gewohnten Linien und einer Atmosphäre ausgelöschter Farben. Dann erwachte in ihm der Satan revolutionärer Schöpfung. Durch einen Gewaltakt zerriss er dann alle Bindungen mit seinen Lehrern und verband all das, was die Zeichnung an Neuestem, Sicherstem, Genaustem und riskiert Schwerstem hat — verrenkte Nacken, difformierte Köpfe, linkische oder nervöse Gelenkversenkungen — mit der bald vagen, bald schreienden Farbe des Symbols. Gruppen von Hoffnungslosen, Reihen von Weisen, « eurythmische » Gruppen von Pilgern nach unbekanntem Zielen, Schlafende in der malerischen Unordnung des Schlafes, Offenbarungen einer bizarren Menschlichkeit, bis zu den Engeln, mit kräftigen, kleinen, weissen Flügelchen, die vor dem innerst erstaunten Kinde sich von der Erde erheben. Oder die zu fremden Kämpfen gedungene und bezahlte Schweizersöldner, Arbeiter des Menschentötens, die den Gegner schlagen wie die Bäume des heimischen Waldes. Holzhacker des Mordes, die, schwer atmend, verzweifelt dreinhauen; lange Prozessionen wie jene der Jenaer Studenten von 1813, die reiten, marschieren mit geschulterten Gewehren, wie die langen Lanzen, oder, besser gesagt, jene Stangen, mit denen die von hier zur « Arbeit » gingen. Und auf einmal süsse, weise, heilige Mädchen, mit der mystischen roten Blume vor sich, einem Flammenkelche gleich, für die unbekanntete oder nicht erfüllte Sehnsucht.

Ist das alles wahrheitsgetreu oder nicht? Was wissen wir von all der Wahrheit, die in uns ist, wenn wir fühlen? Aber, wenn man den Menschen probieren will, so muss man nur auf die Strasse hinunter gehen. Der Milchträger, der seine Kuh von einem Haus zum andern führt, ist einer von diesen Söldnern, der nirgends einen Werber gefunden hat.

II. Zürich

Auf beiden Ufern des immer frischen Sees, der bald ruht, bald unter den unerwarteten Ohrfeigen des Bergwindes zuckt, und unterhalb der 600 bis 700 m hohen Hügel, die eine blumenübersäete Wiese sind, dehnt sich diese Handelsstadt mit ihren steinernen Fassaden aus und bringt schon äusserlich den Ge-

winn der Seiden- und allerlei anderer Industrien durch das Paradies der Villen mit Gärten und mit Ruderbooten auf der Seeseite zum Ausdruck. Neben der Universität bildet das berühmte Polytechnikum die künftigen Führer dieser Industrien aus, die am Abend die Wege mit einer wahren Menschenmenge überfluten, die so überdacht in ihre Arbeit ist, dass man sagen möchte, sie kehren glücklich von einem Spaziergang zurück.

Keine einzige alte Kirche, kein altes Bürgerhaus, kein Rathaus mit spitzenähnlichem Aufgang wie in Bern. Fortschritt und Gewinn haben alles auf eine glatte Arbeits- und Lohnneiformigkeit nivelliert.

Selbst die Art des reichen Museums stellt eine Folgeleistung dieser fruchtebringenden Aktivität dar. Wie im historischen Museum von Bern finden sich römische und vorrömische Gegenstände, die die Erde freigegeben hat, auch hier, wenn schon die Beweise keltischen Lebens, die in Bern so zahlreich und interessant sind, fehlen. Hier sieht man auch Waffensammlungen und Fahnen. Im Kunsthaus stellt vorübergehend ein Italiener sehr gewagte neue Farben- und Kompositionsversuche aus. So sieht man Jesus mit rückwärts auf dem Nacken gebundenen Händen dargestellt, gegen den Leute mit Tierschnauzen und Hunde brüllen, die wie alle Hunde aussehen. Hodler zeigt sich auch hier kräftig und rücksichtslos neben dem Farbenreichtum Böcklins und neben allen Arten von Narreteien der « neuen Schule ». In einem andern Museum herrschen Haus und technisches Gewerbe vor. Das Haus jedes Orts und jeder Epoche der deutschen Schweiz, das Bauernhaus und das Bürgerhaus. Das technische Gewerbe, insbesondere die Verarbeitung des Holzes: Holztruhen aus den Tiefen des Mittelalters mit Basreliefs Ritterkämpfe darstellend, sowie auch hölzerne Christusse vergleichbar jenen Altkataloniens, auch solche, die auf Rädern reiten. Dann Trinkgefäße aus Metall, Kelche, grosse Teller und Helme. Das Ganze eine eindringliche Mahnung zur Arbeit und ein ebenso eindringliches Werben für die Schönheit.

III. Die Schweiz und das Tirol

Zwischen den überall mit roten Dächern besäten Ufern, die jetzt voller Grün und voll von allen weissen Maiblumensind, rauscht der die kühlen Wolken weisslich widerspiegelnde See wie ein gefesselter Meeresarm.

Ueberall ist das Arbeiterhaus eine Villa, und sehr oft verbergen grüne Ranken die weissen, frischbemalten Mauern.

Eine Stadt mit weiten Tannenanlagen und mit seltenen Bäumen aus fernen Ländern folgt der andern. Die beste Bauaufsicht sorgt für Dutzende von Strassen, die sich rechtwinklig zwischen den Häusern der reinlichsten Einwohner schneiden. Das Dorf, so wie wir es verstehen, gibt es nicht. Auch eine Vergangenheit nicht. Ueberall sind die Fassaden mit den grünen Fensterläden zeitgemäss. Die alte Bauart, das aus Balken zusammengefügte Blockhaus, ist selten; das Holzhaus ist veraltet.

Gewöhnlich hat das Wohnhaus zwei oder drei Stöcke und darüber eine beidseitig abgeschrägte Mansarde. An manchen Orten bemalt man die Häuser mit starken Farben.

Antiker Weg. Hier und dort in der Endung « wyl » noch die Erinnerung an die römische « villa ».

* * *

Wir steigen durch öde Orte, an Seeaugen vorüber, zu den Höhen, wo noch Schnee in Flecken liegt zu Füßen der schwarz erscheinenden Tannen. Kleine Kapellen erklettern manchmal die Felsen. Die Holzindustrie gestaltet auch hier Arbeitszentren von einer wunderbaren Ordnung. Die auferblühte Flur erhält sich bis so hoch hinauf. Hinter dem Rücken der bewaldeten Höhen, auf denen die dunkle Tanne sich mit der zarten Birke verbrüdert, schauen die überall beschneiten Felsenzacken hervor. Die tiefen Klüfte sind voll reinen, frischen Schnees, der die Morgensonne als blendend silbernes Licht widerspiegelt. In der Tiefe leuchten die Wasser der Seen in mittelmeerhaftem Azur mit leichten, kurzen Zuckungen auf. Nur ein ganz schmaler Saum wird unter den hohen, zum Leben erwachenden Felsen für den Weg gelassen.

* * *

Sägen, Zementfabriken, reiche Felder. Versuche, aus einem Flecken Erde Rebberge und Saaten hervorzuzaubern.

Wallenstadt. Kleines Industriezentrum, gerade unter dem mächtigen Terrassen bildenden Bau des Berges und am Ende des Sees, der zum verzauberten Spiegel versteckter Feen wird. Die ganz zur Höhe klimmenden Kirchlein erscheinen wie Zufluchtsorte für Rehe. Nebenher lauern nutzlos räuberische Burgmauern.

* * *

Sargans. Alter keltischer Name von einer klaren Harmonie, der dies ganze, über sich selbst erschrockene Licht zu verkörpern scheint.

Buchs ist ein nicht malerischer Winkel der schönsten Berge. Sonst ändert sich nichts in der Natur. Das Land des ehemaligen Kaisers unterscheidet sich durch nichts von dem Lande der ewigen Bauern. Höchstens werden die Saaten gedrängter und das Feld weiter. Aber das Holzhaus ist arm und die Niederlassungen werden seltener. Der Habsburger, drüben hinausgeworfen, hier aber dauernd geblieben, ist schwer über die Leute hergefallen, er mit seinem ganzen feudalen Gesindel. Das charakteristische, auch bei uns in der Moldau nachgeahmte Kirchlein Maria Theresias hat nichts Historisches an sich.

Felsige Altarwände, in welche die schwarzen Leuchter der Tannen gesteckt sind, junge, Birken-Blattwerk, schäumende, grünliche Gewässer. Ueberall aber das scheue, graue Holzhaus des Untertanen.

* * *

Aber das österreichische Imperium hat das grosse römische Werk der Zeit getan, dort am Arlberg zwischen Langen und St. Anton. Was für ein wirtschaftliches Leben hier war, als der Adler zwei Köpfe und eine Krone darüber trug! Jetzt armselige Leute, leere Bahnhöfe, leere Tische in den «Bahnhofwirtschaften», die die Restaurants ersetzen. Aber die weissen, ausgeebneten Strassen am Berge sind erhalten wie in den guten Zeiten, als man zu befehlen wusste.

* * *

Das Land des Kaisers; aber auch das Land der Kirche. Das zeigen die Kruzifixe am Wegrand, die grossen jesuitischen Kirchen, vorne mit zwei oben gerundeten Türmen, die Klöster mit ihrem Drum und Dran von konfusen und banalen Räumen, die jetzt verödet liegen: Stams und Tells. Selbst Ortsnamen erinnern an die «Pfaffen», an die Nachfolger derer die die Gegend christianisiert haben: *Pfaffenhofen*. Inmitten der heiligen Täler liegt Innsbruck mit dem alten Geheimnis Tirols, das nicht mehr singt.

Und der Weg schleicht zwischen nackten und bewaldeten Ungeheuern, unter Schnee und zwischen Tannen dahin. Die Landschaft der Klöster ist zu Ende. Menschliche Siedlungen werden selten. Nur die Sägerei hält noch kleine Zentren zusammen, wie das von Zell am See, neben den klaren Gewässern. Der Modernismus bemalt die Fassaden mit starken Farben und schleicht manchmal zwischen die Holzhäuser formlose Blöcke von Gemauer, die wie jene der Indianer von Nordamerika aus-

sehen. Es ist das Land der Holzarbeiter, mit der Gemsfeder auf dem Hut, das Land der Schweizer ohne Schweiz.

Guterhaltene Burgen scheinen neue Herrschaften gefunden zu haben; denn der alte Adel, jener, mit dem Peter der Lahme, unser verbannte Woiwode, und sein unglückliches Kind Stefannitza, ums Jahr 1600, zu tun hatten, ist längst verschwunden. Die Kapellen auf den Anhöhen der Berge geben der Landschaft mit ihrem zarten Profil und ihren geschnitzten Türmen einen besonderen Zug. Der geschichtliche Charakter ist auch weiter jenem der frühen kirchlichen Kolonisationen in den alten Auen des primitiven germanischen Lebens eigen. Die Dörfer tragen Heiligennamen: St. Anton, St. Johann in Porgau. Eine bedeutendere Siedlung ist Bischofshofen. In der Nähe dehnt sich die gelbe Fassade des Klosters. Ungewohnte Formen kirchlicher Architektur zeigen sich: wie zur Erinnerung an den venezianischen Campanile stellt sich linkisch ein hoher, schmaler Turm an die banale Front jesuitischen Stils. Der Name des koketten Städtchens Abtenau erinnert an den vormaligen Abt, der hier herrschte. Ein solcher langer, spitzer Turm ist auch rein gotischen Bauten gut oder schlecht angehängt. Auf dieselbe Weise findet man ihn oft Burgen angeflückt. Ganz bescheidene Häuser verdanken ihm ihre Eigenart. Ueberall erkennt man so den katholischen Ursprung.

Auf diese Weise gelangt man zu der Stadt des Bischofs, des einstigen Fürsten und Staatsoberhauptes, der mächtig und mit grossem Reichtum in Salzburg sass, und dessen Salzburg, dessen stolzes Kastell, das auf dem Felsen sein graues Skelett emporreckt, nur nebensächlich erscheinen im Vergleich zu dem, was der Erzbischof gewollt und verwirklicht hat. Und von hier aus führen die weichen Höhen, die ein sanftes Grün bedeckt, von Tal zu Tal bis zur Burg des einstigen fränkischen Herzogs, die, auf den Ruinen der römischen Stadt Vindobona erbaut, heute zu dem isolierten Wien, dem Laboratorium sozialer Doktrinen, geworden ist.

IV. Oesterreichisch-ungarische Notizen

Eine Stunde von Salzburg zeigt Frankenmarkt an, wo die Hoheit des Bischofs zu Ende geht. Frankenmarkt, *francum mercatum*, hat nichts zu tun mit Franken, noch mit einem andern Volke. Jene Kirche, deren Turm kuppelförmig endet, erinnert an die bei uns in der Moldau, wo man übrigens seit dem 18. Jahrhundert von der Bukowina her Oesterreich nachahmte.

Bis zum Rande Wiens, des zweiten katholischen Roms, sind alle grossen Gebäude, wie jenes bei Laubach, Klöster für Hunderte und Tausende von Mönchen gewesen. Beim Bahnhof von Linz flattern rote und weisse Fahnen in der Luft, wenn auch etwas sparsam. Eine Hotellerie-Ausstellung findet dort statt.

* * *

In Wien ein halb verdunkelter Bahnhof. Etwas Schweres liegt auf Dingen und Menschen. Der Dienst wird mit langsamer Unzufriedenheit besorgt.

* * *

Dann, am zweiten Tage, Ungarn, das darauf hält, sich als so gross vorzustellen, wie es ist. (Um das ganze Land zu durchqueren brauchte der Zug von Wien aus 9 Stunden.) Sehr gut bebaute Felder, reinliche Häuser; in den Bahnhöfen alles zu-rechtgemacht, damit die Fremden es sehen. An manchem Dorf-ausgang bürgerliche Militärübungen. Hier und dort eine grosse Anzahl von Neubauten. Am Wegrand weder eine Ruine, noch ein vernachlässigtes Haus.

Im Zug wird uns Radio angeboten. Warum? Und auch Geld wird gewechselt.

Biharkeresztes. An der Grenze alle Spielarten der alten österreichischen Mützen. Bei der Post, beim Zollamt; oft auch lange Säbel, wie jene der alten Bürgergarde. Die Offiziersgrade sind ersichtlich an den Sternen am Kragen. Und auch die Farben von dazumal: tiefes Blau, Feuerrot, Grün und Gelb. Was sucht das echte jugoslawische Berett bei einem Knaben in Stiefeln, der mit Zeitungen umhergeht? Von hier bis nach Orade und auf der Linie der Krischflüsse bis nach Piatra Craiului, in der Landschaft des süssesten Frühlings, hat sich alles stark verändert. Ueberall hat das Holzhaus sich mit neuen Ziegeln bedeckt; wie ein Bärchen steht anderorts das alte plumpe Wohnhaus mit den zwei kleinen Fensterchen neben der Tür. Zuweilen erkennt man auf der ganzen Fassade oder unter dem Gesims die rumänischen Farben. Leuchtende Trachten schmücken die zarten Körper der Frauen. Mädchen mit blühendem Flieder in der Hand schreiten über die Wege. Nirgends so sehr wie hier ist der Mensch ein Schmuck der Natur.

(Aus dem Rumänischen
übersetzt von R. R.)

